ESSAI

N° 129.

SUR

LES FIÈVRES INTERMITTENTES TIERCES

CONSIDÉRÉES CHEZ L'HOMME DE GUERRE ;

Thèse présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 7 juillet 1828, *pour obtenir le grade de Docteur en médecine ;*

PAR ÉDOUARD-DÉSIRÉ INFROIT, de Paris,

Département de la Seine ;

Ancien Élève externe des hôpitaux civils de Paris ; Chirurgien Aide-Major breveté au 22e. régiment d'infanterie de ligne ; Chevalier de l'Ordre royal de la croix d'or de S. M. T. C. Charles III d'Espagne.

Il est bien rare qu'on puisse s'abstenir de quinquina dans les fièvres intermittentes rebelles qu'entretient surtout la saison humide de l'automne.

ALIBERT, Thérapeutique, 1er. vol., p. 50.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n° 13.

1828.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LANDRÉ-BEAUVAIS, Doyen.	Messieurs.
Anatomie	CRUVEILHIER.
Physiologie	DUMÉRIL, *Suppléant.*
Chimie médicale	ORFILA.
Physique médicale	PELLETAN fils.
Histoire naturelle médicale	CLARION.
Pharmacologie	GUILBERT.
Hygiène	ANDRAL.
Pathologie chirurgicale	MARJOLIN. ROUX.
Pathologie médicale	FIZEAU, *Examinateur.* FOUQUIER, *Examinateur.*
Opérations et appareils	RICHERAND.
Thérapeutique et matière médicale	ALIBERT, *Président.*
Médecine légale	ADELON.
Accouchemens, maladies des femmes en couches et des enfans nouveau-nés	DESORMEAUX.
Clinique médicale	CAYOL. CHOMEL. LANDRÉ-BEAUVAIS. RÉCAMIER.
Clinique chirurgicale	BOUGON. BOYER. DUPUYTREN, *Examinateur.*
Clinique d'accouchemens	DÉNEUX.

Professeurs honoraires.

MM. CHAUSSIER, DE JUSSIEU, DES GENETTES, DEYEUX, DUBOIS, LALLEMENT, LEROUX, PELLETAN père, VAUQUELIN.

Agrégés en exercice.

Messieurs	Messieurs.
Arvers.	Gibert, *Examinateur.*
Baudelocque.	Kergaradec.
Bouvier, *Suppléant.*	Lisfranc.
Breschet.	Maisonabe.
Cloquet (Hippolyte).	Parent du Chatelet.
Cloquet (Jules).	Pavet de Courteille.
Dance.	Ratheau.
Devergie.	Richard.
Dubois.	Rochoux.
Gaultier de Claubry.	Rullier.
Gérardin.	Velpeau.
Gerdy, *Examinateur.*	

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MON PÈRE

ET

A MA MÈRE.

Témoignage de la plus tendre amitié et de la plus vive reconnaissance.

A MONSIEUR

LE BARON DE LA MADELÈNE,

Commandeur de l'Ordre royal de la Légion-d'Honneur; Chevalier de Saint-Louis et de Saint-Ferdinand d'Espagne; Colonel du vingt-deuxième régiment d'infanterie de ligne.

Comme un hommage pour l'intérêt affectueux qu'il veut bien me porter.

É.-D. INFROIT.

A MON PÈRE

ET

A MA MÈRE.

Témoignage de la plus tendre amitié et de la plus vive reconnaissance.

ESSAI

SUR

LES FIÈVRES INTERMITTENTES TIERCES

CONSIDÉRÉES CHEZ L'HOMME DE GUERRE.

Parmi les maladies internes qui attaquent l'homme de guerre, les fièvres intermittentes sont celles qui peuplent les hôpitaux militaires d'un plus grand nombre de malades, aussi cette raison m'a-t-elle déterminé à choisir ce sujet pour ma thèse.

En effet, le soldat, appelé par état à vivre dans tous les pays, à recevoir l'influence de tous les climats, est-il plus susceptible de se trouver en présence des causes morbides qui occasionnent ces fièvres; chez lui la convalescence est beaucoup plus longue, les rechutes plus fréquentes. Le changement de lieu ne détruit pas toujours la maligne influence du miasme. Des soldats ont apporté et conservé en France le germe des fièvres intermittentes absorbé sur les bords fangeux des marais Pontins, ou dans les îles de la Hollande; tandis que dans les pays où elles règnent endémiquement, le changement de saison est pour la plupart du temps le signal de retraite du miasme délétère, et la terminaison prochaine de la maladie.

Lorsque je parlerai du traitement préservatif, et plus loin de la

convalescence, je m'attacherai principalement à faire connaître les précautions à prendre pour éviter l'influence du miasme et empêcher les rechûtes.

Si mes observations peuvent être de quelque utilité pour le soldat, j'aurai doublement rempli mon but.

Avant d'entrer en matière, je réclame l'indulgence de mes juges pour ce faible essai, j'ose espérer l'obtenir, connaissant leur bienveillance.

Définition. On entend par fièvre intermittente une maladie caractérisée par un sentiment de froid, ensuite de chaleur, suivi de sueur; symptômes interrompus par une apyrexie complète, revenant à des époques plus ou moins rapprochées, à des intervalles à peu près égaux avec des phénomènes peu différens.

Synonymie. —Fièvres d'accès, fièvres périodiques, fièvres paroxystiques, fièvres intermittentes; cette dernière dénomination, la plus usitée, me paraît plus convenable, s'adaptant mieux à la nature de la maladie.

Division. On a fait plusieurs divisions remarquables. La première est relative aux saisons; de là les fièvres intermittentes, printannières et automnales; sous le rapport de leur nature et de leurs complications, on les a divisé en *malignes, bénignes, simples* ou *compliquées;* mais regardant la fièvre intermittente comme essentielle, je trouve cette division peu importante.

D'après leur type, en *quotidiennes, tierces, quartes.*

Dans le type quotidien, les accès reviennent tous les jours à la même heure; dans le type tierce, ils ne reparaissent qu'au bout de quarante-huit heures; dans le type quarte, il y a soixante-douze heures d'intervalles.

Ces différens types ont été encore subdivisés, pour les accès tierces, en *doubles-tierces, tierces doublées*; pour les accès quartes, en *doubles-*

quartes et *triples-quartes*. Ces variétés peuvent être confondues entr'elles ou avec les autres types.

Outre ces distinctions, on peut reconnaître des fièvres *intermittentes*, *primitives* et *consécutives*. Primitives, lorsqu'elles se développent sous l'influence directe d'une cause occasionnelle ; consécutives, lorsqu'elles sont le résultat d'une phlegmasie passée de l'état fébrile continu à l'état fébrile intermittent.

Elles peuvent être sporadiques, endémiques, quelquefois épidémiques, mais jamais contagieuses ; tant qu'elles conservent leur état de simplicité et qu'elles ne revêtent pas le caractère typhoïde.

Je m'occuperai exclusivement du type tierce, étant celui que j'ai le plus fréquemment remarqué chez l'homme de guerre.

Causes prédisposantes. Ces fièvres affectent plus particulièrement les tempéramens lymphatiques et nerveux, les constitutions faibles ou affaiblies ; elles règnent principalement au printemps et à l'automne. Les alimens de mauvaise qualité, les fatigues, la nostalgie, (affection assez commune chez le jeune soldat), l'abus des liqueurs alcoholiques, les lieux humides et froids.

On a remarqué que ceux qui avaient déjà été atteints de ces fièvres étaient plus aptes à les contracter de nouveau. C'est surtout dans les régimens que l'on est à même de faire cette observation ; dernièrement encore, j'en ai acquis la certitude. Le vingt-deuxième de ligne, à son passage à Saint-Denis, avait déjà laissé en route un nombre assez considérable de malades ; d'après les renseignemens que j'ai pris, je me suis assuré que la plupart provenait de ceux qui avaient été atteints des fièvres intermittentes, tierces, pendant l'automne de 1827, soit à Brouage, soit à Rochefort ou à Bourbon-Vendée.

Causes efficientes. Quelques auteurs pensent que les effluves marécageuses peuvent seules produire ces fièvres ; suivant d'autres elles peuvent être occasionnées par l'impression du froid et de l'humi-

dité, par l'usage des bains et des boissons froides, le corps étant échauffé. Las uppression brusque des sécrétions ou d'un exanthème ; les eaux argilleuses. Mais le séjour dans les endroits marécageux est la cause la plus générale qui produit ces fièvres.

Miasmes des marais. Je vais m'occuper un instant des miasmes des marais ; je parlerai des causes qui tendent à les produire, de leur nature, de leur mode de propagation, enfin de leur influence sur l'économie animale.

1°. Les eaux stagnantes qui reposent sur un sol composé de débris de végétaux et d'animaux en putréfaction, par la trop grande chaleur et par la rareté des pluies donnent naissance aux miasmes marécageux.

2°. On n'est pas d'accord sur leur nature. *Genini* prétend que ces miasmes ne produisent pas la fièvre par la quantité d'hydrogène qu'ils contiennent, mais bien par le peu d'oxygène qu'ils ont ; selon lui, les frissons que l'on ressent dans le premier stade seraient dus à la moindre quantité d'oxygène que l'on respirait : cette hypothèse n'est pas tout à fait vraisemblable. D'autres attribuent la cause de ces fièvres à l'impression de l'humidité chaude et froide. Quelques auteurs ont cru que ces fièvres étaient dues à l'introduction de certains animalcules dans notre corps : cette hypothèse n'a certainement pas besoin d'être combattue pour en connaître l'absurdité. En résultat, on n'est pas d'accord sur leur nature. Suivant les uns, c'est une combinaison d'hydrogène, d'acide carbonique, d'azote et d'ammoniaque. Suivant *Bertholet*, ce serait de l'hydrogène tenant en dissolution du carbone, et un principe huileux animal, auquel on attribue la qualité délétère du gaz.

3°. Il est douteux que les miasmes des marais puissent s'introduire par le contact immédiat ou par les vêtemens. L'air atmosphérique paraît seul les porter ; cependant il n'en est jamais saturé, et ne peut les transmettre au loin en raison de leur pesanteur : on porte à une

demi-lieue la distance qu'ils peuvent atteindre ; une colline suffit pour les arrêter.

Lorsqu'on enflamme le gaz des marais par un corps en ignition, il brûle avec une flamme qui diffère de celle du gaz hydrogène ordinaire, et il se précipite au fond du vase un gaz qui condensé au moyen de la glace, perd sa transparence, et se rassemble sous forme de gouttelettes aqueuses, paraissant tenir en suspension une matière animale huileuse. Il jouit d'une odeur particulière, que l'on reconnaît aisément à l'approche des marais ; il est plus pesant que les autres gaz. A la fin de l'été et au commencement de l'automne, il concourt avec l'humidité à former ces brouillards épais qui se répandent, après le coucher du soleil, à la surface des eaux stagnantes. Enfin il paraît contribuer à la production de cette quantité prodigieuse de moucherons que l'on remarque ordinairement dans les lieux marécageux ; j'ai observé ce phénomène en Pologne. C'est le soir et pendant la nuit que l'on est plus apte à recevoir les miasmes des marais.

4°. C'est par la peau et par les membranes muqueuses gastro-pulmonaires qu'ils s'introduisent. Souvent il s'écoule trois à six jours avant qu'ils ne se fassent sentir.

Je pense que l'âge, le tempérament, la disposition actuelle du sujet, et enfin l'activité des miasmes, peuvent faire varier l'intervalle de la période de germination. On cite plusieurs exemples de voyageurs qui, ayant eu l'imprudence de s'endormir sur le bord des rizières en Italie, se sont réveillés avec une fièvre intermittente manifestant les symptômes les plus formidables. J'ai été témoin d'un pareil fait à la fin de l'été de 1812 : un de nos camarades fut pris d'une fièvre intermittente, pour avoir passé la nuit près d'une mare dans laquelle on faisait rouir du chanvre.

D'après M. le professeur *Tourdes*, il paraîtrait certain que c'est à ces miasmes que sont dues ces actions d'alternative de l'extérieur à l'intérieur.

Symptômes. Ces fièvres ont trois périodes ou stades bien distincts,

froid, *chaleur* et *sueurs*. Il en existe un quatrième, appelé *apyrexie*; c'est le retour des fonctions physiologiques et de l'état de santé, lorsqu'il n'y a pas de complication. La réunion de ces périodes porte le nom d'*accès*. N'ayant l'intention de ne parler spécialement que des fièvres intermittentes tierces, je ne décrirai que les symptômes de ce type, qui, du reste, n'offre pas des différences bien tranchées.

Premier stade. — *Froid.* Invasion ordinairement brusque, froid très-vif, frissons considérables; pouls fréquent, accéléré, petit, concentré. Ces fièvres débutent, le matin ou le soir, par un sentiment de froid au dos, qui devient bientôt général. Frissons avec un claquement des dents, tremblement, décoloration de la peau, et surtout du visage; lividité des ongles, peau sèche; respiration difficile, avec toux et bâillemens; anorexie, souvent nausées et vomissemens. Quelle que soit l'intensité du froid, rarement il y a une forte diminution du thermomètre. Les vomissemens n'ont souvent lieu que par les secousses causées par les frissons. La durée de ce stade varie depuis une demi-heure jusqu'à trois; plus l'apyrexie sera longue, plus il sera long.

Deuxième stade. — *Chaleur.* A ces symptômes succède une chaleur plus ou moins considérable, d'abord locale, au dos, aux extrémités, ensuite elle devient générale. Elle s'établit promptement. Son intensité est en raison directe de celle du froid. Rougeur de la peau avec tuméfaction; pouls accéléré, développé, plein, fort; rougeur du visage, soif intense, céphalagie vive, quelquefois délire; la durée de ce stade est de deux à cinq heures.

Troisième stade. — *Sueurs.* La peau se amollit, devient souple; le pouls est plus ou moins fréquent, mou, ondoyant. La respiration est libre, la tête dégagée; les sécrétions se rétablissent. L'urine dépose un sédiment briqueté; les sueurs sont abondantes et viennent promptement. Il reste aux malades un sentiment de faiblesse et une pro-

pension au sommeil, auquel ils se livrent ordinairement. La durée de ce stade est de deux à quatre heures. L'accès dure de dix à douze.

Quatrième stade. — Apyrexie. La cessation de la fièvre, le rétablissement des fonctions physiologiques et le retour à la santé succèdent à ces symptômes perturbateurs. Tout rentre alors dans l'ordre, il ne reste plus qu'un peu de faiblesse et de la lenteur dans le pouls qui ne donne que quarante à cinquante pulsations par minute, et même quelquefois trente. La durée de l'apyrexie est de trente-six à trente-huit hures.

En raison de la répétition de son type, cette fièvre offre trois variétés : la double tierce, la tierce doublée, la triple tierce.

La complication la plus fréquente de ce type est avec la fièvre gastrique ; souvent aussi les intermittentes tierces marchent accompagnées de symptômes adynamiques et ataxiques ; elles prennent alors la dénomination de *fièvres intermittentes pernicieuses ;* dans cet état, elles sont presque toujours mortelles. Elles règnent endémiquement près de Rome, de Mantoue, dans le royaume de Naples et dans certaines îles de la Hollande.

Siège. L'ensemble des symptômes, ainsi que les lésions cadavériques qui offrent des congestions sanguines plus ou moins considérables dans les capillaires du cerveau, mais surtout dans l'abdomen, portent à croire que le système sanguin est le siège de ces fièvres. (Cours de pathologie interne de M. *Tourdes*, Strasbourg, 1818.)

Nature. Quelques auteurs ont pensé que ces fièvres étaient des inflammations avortées ; d'autres les regardent comme une maladie asténique. Je signalerai encore trois opinions principales qui ont compté ou comptent encore le plus grand nombre de partisans. La première fait consister cette cause prochaine dans une affection nerveuse ou spasmodique.

La seconde la fait résider dans une matière humorale qui ne peut s'assimiler à nos fluides.

La troisième la trouve dans l'irritation de la membrane muqueuse digestive ou de ses annexes.

Cullen, qui a très-bien décrit les fièvres intermittentes, admettait dans l'accès deux mouvemens : l'un, constatant l'état maladif, qui marquait le stade de froid ; l'autre, résultant de la force médicatrice de la nature, constituait la réaction qui avait lieu dans le stade de chaud ; en effet, le froid est la cause première de l'état pathologique. Dans ce symptôme, *Cullen* voyait l'action de certaine puissance sédative qui, appliquée au système nerveux, diminuait l'énergie du cerveau, produisait la faiblesse de toutes les fonctions et particulièrement dans les petits vaisseaux de la surface. Ainsi, par la diminution de la circulation cutanée s'expliquait le refroidissement de la peau: il en résultait en outre l'accumulation du sang dans le cœur et les grosses artères ; leur action était augmentée et subsistait, à ce dernier état, tant que l'énergie du cerveau n'était pas rétablie et le spasme des vaisseaux capillaires détruit. Ces phénomènes occupaient le stade de chaleur auquel succédaient la sueur et les signes du relâchement des conduits excréteurs.

Cette hypothèse a valu une grande réputation à son auteur. Il admettait que les causes de ces fièvres étaient sédatives, dans le but d'expliquer le froid qui arrive au début de la fièvre.

Prognostic. Il varie suivant les causes et les symptômes. Ces fièvres sont d'autant plus rebelles qu'elles attaquent : 1°. un sujet faible et valétudinaire, d'un tempérament lymphatique et nerveux, et d'un âge déjà avancé ; 2°. que leurs causes ont agi plus long-temps et avec plus d'intensité ; 3°. que la saison approche plus de l'hiver, pendant lequel il ne faut guère espérer de guérison ; 4°. que les accès sont plus prolongés, les symptômes plus violens, surtout pendant la période de froid ; 5°. que le type conserve plus de régularité (c'est pour cette raison que le type tierce est moins grave et plus facile à gué-

rir, surtout au printemps) ; 6°. qu'il survient quelque complication de nature grave ; 7°. enfin, que la maladie existe déjà depuis long-temps, et qu'on a employé pour la combattre des moyens thérapeutiques peu convenables.

Traitement.

Traitement préservatif. Il présente deux indications principales à remplir : d'une part, il faut chercher à se garantir des impressions du gaz des marais, ainsi que des intempéries de l'atmosphère, et de l'autre, tâcher de détruire le foyer de ces agens délétères. On devra donc s'éloigner des lieux humides et marécageux, surtout après le coucher du soleil ; mais ces précautions ne peuvent pas toujours être prises par l'homme de guerre, sa profession le contraint quelquefois, pour le bien du service, à résider dans des lieux où l'on a tout à craindre des exhalaisons pernicieuse des marais. Il est donc de la plus haute importance de remédier autant que possible à ce vice de localité, et d'aller au devant de son action destructive sur les défenseurs de l'état. On pourra y parvenir en garantissant le soldat du froid et de l'humidité par de bons vêtemens et par une chaleur artificielle. Il sera nécessaire de lui laisser mettre le pantalon de drap pour passer la nuit, surtout si la troupe est bivouaquée. Il serait très-utile de lui faire porter une ceinture de laine pour préserver l'abdomen de l'impression du froid.

Ensuite, il faut mettre tous les organes intérieurs à même de résister aux impressions qui leur sont contraires, par une nourriture saine et un usage modéré de liqueurs spiritueuses, ayant soin surtout de ne laisser l'estomac dans l'état de vacuité que le moins possible.

Dans son recueil de l'ancienne discipline des Romains, *Végèce* recommande comme article essentiel les habits et le feu : » *non lignorum patiuntur (milites) inopiam, aut minor illis vestium suppetat copia, « nec sanitate enim, nec expeditioni idoneus miles est qui algere compellitur.* »

Vegèce dit encore qu'une des principales causes des maladies contagieuses dans les armées est la mauvaise qualité des eaux; les eaux insalubres sont celles qui coulent sur le plâtre, la craie, et celles qui séjournent sur des tourbes, des mines, et dans les endroits où l'air ne circule pas librement; on devra donc en éviter l'usage ainsi que de celles des marais, principalement lorsqu'elles sont croupies, parce qu'en général les eaux dormantes se corrompent par la stagnation, et sont toujours plus ou moins remplies de débris de matières végétales et animales qui leur communiquent un degré d'infection. L'eau des citernes peut devenir très-malsaine, si l'on n'a pas le soin de nettoyer souvent le fond du réservoir.

Lorsque les soldats n'ont que de mauvaises eaux, on peut les purifier en les filtrant à travers des couches de sable fin; le charbon, la mousse, etc.

Un autre moyen puissant pour purifier les eaux, c'est l'ébullition, surtout quand elles sont altérées par des matières volatiles, par ce que celles-ci se perdent par la coction. Ainsi, lorsque le soldat est dans la position de n'avoir que de mauvaise eau, on pourrait le forcer à la faire bouillir, en observant toutefois, attendu que la coction fait perdre à l'eau l'air qu'elle tient en suspension, et qui lui communique une des qualités salutaires, de ne se servir en boisson de celle qui a subi l'ébullition qu'après qu'elle a été refroidie, exposée et bien agitée par la transvasion à l'air libre

Traitement curatif. Quand une fièvre intermittente est récente, et qu'elle se présente avec des symptômes légers, on peut espérer la voir disparaître par le régime seul et quelques boissons amères, une infusion de petite centaurée, par exemple; aussi les anciens, qui considéraient cette fièvre comme dépurative, recommandaient-ils de ne pas chercher à la suspendre avant les septième ou huitième accès, qu'ils regardaient comme critiques. L'expérience a démontré qu'il ne fallait tenir aucun compte de cette marche, et que la maladie pouvait être combattue dès son début. Lorsque les symptômes

sont plus intenses, il faut avoir recours aux médicamens reconnus comme efficaces dans le traitement de ces maladies.

Les médicamens sont à peu près inutiles pendant l'accès; cependant il est quelquefois nécessaire d'en modérer les symptômes. Quelque temps avant le frisson on administrerait aux malades quelque antispasmodique léger. (Infusion de tilleul). Si les nausées étaient trop fortes, et les vomissemens trop violens, on pourrait faire usage de la potion de *Rivière;* pendant la deuxième période, si la chaleur est légère, on se contentera de donner une boisson théiforme. (Infusion de camomille). Avant de parler du médicament vraiment héroïque, et reconnu tel par l'expérience des siècles, je me contenterai d'énumérer les divers moyens qui ont été mis en usage comme annexe de l'écorce du pérou, ou pour la remplacer lorsqu'on ne pouvait s'en procurer. On a employé long-temps, dans les hôpitaux militaires, l'écorce du maronnier d'Inde; l'absinthe, la racine de gentiane, l'angustura, l'arnica, l'aune, la camomille, le camphre, la cascarille, la centaurée, le chardon bénit, la gomme de kino, le poivre, le quassia amara, la serpentaire, l'écorce du simarouba, sont autant de succédannés du quinquina On cite encore un grand nombre de remèdes qui suspendent, dans certains cas, le cours des fièvres intermittentes, tels sont : les narcotiques, les vomitifs, les purgatifs, les sudorifiques, les bains froids, une diète rigoureuse, un exercice violent, l'emploi du tourniquet et les émotions vives de l'âme.

Plusieurs sels métalliques ont été quelquefois employés avec succès.

Il me reste à parler maintenant du véritable antidote du génie intermittent. Le quinquina s'emploie réduit en poudre très-fine; la dose pour le type tierce est d'une once; on la divise en huit parties égales, que l'on fait prendre dans l'intervalle des deux accès, à des distances semblables. Pour en faire usage on le délaye dans quelques onces de véhicule, tel que l'eau ou le vin. S'il inspirait trop de répugnance au malade, on en formerait un bol ou un opiat. L'expérience a fait reconnaître que les effets de ce médicament sont d'autant plus prononcés qu'on l'administre à une époque plus éloignée du paroxysme

suivant ; souvent aussi son action fébrifuge ne porte que sur le second accès. Lorsque la première dose est insuffisante, on la réitère jusqu'à parfaite guérison.

Il arrive quelquefois que l'estomac supporte difficilement cette écorce ; alors on l'unit avec avantage à la canelle : on l'a aussi mélangée avec la magnésie, à la dose de deux gros à une demi-once pour une once de ce médicament. On l'emploie en lavement lorsque le malade ne peut le supporter, et qu'il le rend par le vomissement : on en donne une demi-once à la fois, délayée dans huit onces d'eau, en y ajoutant un gros de laudanum liquide. On doit le réitérer deux ou trois fois par jour.

Depuis les travaux de MM. *Pelletier* et *Cavantou*, on emploie avec le plus grand succès le sulfate de quinine, qui a l'avantage, sous un plus petit volume, d'agir avec autant de vertu, et de fatiguer moins le malade. On le donne depuis un grain jusqu'à quinze dans les vingt-quatre heures, et il est rare qu'on soit obligé de dépasser cette quantité.

Pendant la dernière campagne d'Espagne, étant en cantonnement à Ciemposuelos, village à six lieues de Madrid, j'ai traité et guéri, par l'emploi du sulfate de quinine, un grand nombre de paysans espagnols qui étaient atteint de fièvres intermittentes. Quelques-uns avaient cette maladie depuis deux ou trois ans. Chez la plupart, je faisais précéder l'emploi du sulfate de quinine par un régime rafraîchissant et légèrement laxatif. Cette méthode m'a parfaitement réussi. J'employais, pour véhicule, une infusion de petite centaurée ; je fractionnais les doses par deux et quatre grains.

M. *Pelletier* a préparé un sirop qui contient deux grains de sulfate de quinine par once. On peut aussi le donner en pilules.

Convalescence. Cette maladie est très-sujette à des rechutes ; pour en être à l'abri, il faut attendre trois semaines, car c'est ordinairement à cette époque que de nouveaux accès se déclarent ; on doit employer les mêmes moyens pour prévenir leur retour, que pour faire

passer les accès. On peut continuer l'usage du quinquina ou du sulfate de quinine.

Éviter surtout l'usage des purgatifs.

Un vin généreux, de bons alimens; ajoutez à cela la précaution de se soustraire à l'air froid et à l'humidité, tels sont les moyens hygiéniques à employer; mais malheureusement le soldat n'est pas en position de pouvoir suivre le régime qui conviendrait dans la convalescence; d'abord il sort presque toujours trop tôt de l'hôpital; en rentrant au quartier, il fait des excès ou se nourrit d'alimens tout à fait contraires à son état; souvent aussi, malgré la recommandation et les ordres, il sort trop légèrement vêtu, aussi au bout de quelques jours est-il obligé de rentrer à l'hôpital.

FIN.

HIPPOCRATIS APHORISMI.

I.

Mutationes anni temporum maximè pariunt morbos ; et in ipsis temporibus mutationes magnæ tùm frigoris tùm caloris, et cætera pro ratione eodem modo. *Sect.* 3, *aph.* 1.

II.

Naturarum aliæ quidem ad æstatem, aliæ verò ad hyemem benè aut malè constitutæ sunt. *Ibid.*, *aph.* 3.

III.

In autumno morbi acutissimi, et maximè exitiales : ver autem saluberrimum, et minimè lethale. *Ibid.*, *aph.* 9.

IV.

Ex anni verò constitutionibus, in universum quidem siccitates pluviosis sunt salubriores, et minùs lethales. *Ibid.*, *aph.* 15.

V.

Autumno autem, et ex æstivis multa, et febres quartanæ, et erraticæ, et lienes, et hydropes, et tabes, et urinæ stillicidia, et lienteriæ, et dysenteriæ, et coxæ dolores, et anginæ, et asthmata, et volvuli, et epilepsiæ, et insaniæ, et melancholiæ. *Ibid.*, *aph.* 22.

VI.

Tertiana exquisita in septem ad summum circuitibus judicatur. *Sect.* 4, *aph.* 59.